

Essai

Number 106, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19973ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(2007). Review of [Essai]. *Nuit blanche*, (106), 51–64.

essai

Yves Lacoste
GÉOPOLITIQUE
LA LONGUE HISTOIRE
D'AUJOURD'HUI
 Larousse, Paris, 2006,
 336 p. ; 59,95 \$

C'est peut-être un poncif, mais ça reste toujours vrai : pour comprendre où l'on va, mieux vaut savoir d'où l'on vient. C'est vrai pour les individus, c'est vrai pour les peuples. Les conflits que connaissent les nations trouvent le plus souvent leur explication, sinon leur source, dans leur histoire, leur géographie et, dans une moindre mesure, leur climat. Historien et géographe, Yves Lacoste s'est attaché à dénouer le faisceau de ces interrelations dans son dernier ouvrage, *Géopolitique, sous-titré La longue histoire d'aujourd'hui*.

Le livre se divise en quatre parties. En premier lieu, Lacoste définit la notion de géopolitique puis raconte l'accession de l'Amérique au rang d'hyperpuissance. La troisième partie fait l'historique de l'actuelle géopolitique des grandes nations et la dernière dresse l'inventaire des points chauds du globe.

Qu'il aborde la question de l'émergence de la Chine et de l'Inde parmi les sociétés industrialisées, celle de l'accès aux ressources pétrolières dans des régions soumises à de grandes tensions ou celle encore de l'aventure militaire américaine en Irak, l'auteur situe chaque thème et chaque question dans sa perspective historique. Au moyen de cartes, de schémas, de tableaux synthèses, *Géopolitique* permet de saisir rapidement la nature des rivalités de pouvoir ou d'influence sur des territoires et surtout sur les populations qui y vivent.

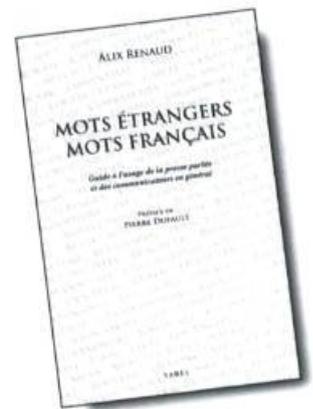
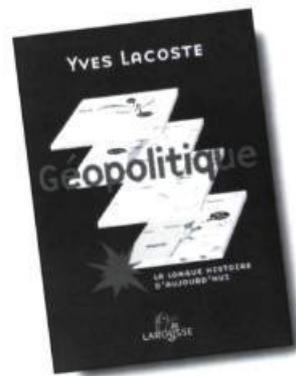
Ouvrage synthétique et clair, proche du manuel scolaire dont il a les apparences, *Géopolitique* est desservi par une couverture et une mise en page un peu désuètes qui ne rendent pas justice à son contenu. Cette réserve faite, *Géopolitique, La longue histoire d'aujourd'hui* reste un beau travail de vulgarisation, très accessible, qui devrait avoir sa place dans la bibliothèque de tout esprit curieux de saisir l'histoire en marche.

Yvon Poulin

Alix Renaud
MOTS ÉTRANGERS,
MOTS FRANÇAIS
GUIDE À L'USAGE
DE LA PRESSE PARLÉE
ET DES COMMUNICATEURS
EN GÉNÉRAL
 Varia, Montréal, 2006,
 152 p. ; 21,95 \$

Mon beau-père avait l'habitude de dire que, lorsqu'il allait en Allemagne, il couchait dans des *Zimmer*, mot qu'il prononçait à l'anglaise. Qu'il ne connût pas l'allemand, ce n'était pas un crime, mais pourquoi ne pas prononcer le mot à la française, voilà ce que je n'ai jamais compris. Bien des journalistes ont le même réflexe ; on l'observe régulièrement pour le nom du coureur allemand Michael Schumacher ; apparemment, Eddie Marney a eu droit pendant quelques heures au même traitement peu flatteur à son décès en 2004.

L'ouvrage d'Alix Renaud a pour but de corriger ces lacunes... à condition qu'on le consulte. Et il faut avouer qu'il y a des cas où l'on n'aurait pas tendance à le faire. Personnellement, j'étais convaincu de connaître la bonne prononciation des mots *mentor* et *consensus*.



Or, il appert que je devrais plutôt dire *min-tor* et *con-sin-susse*. Il en va de même pour *évêché* et *quête*, qu'il faut apparemment prononcer *évêché* et *quête*, malgré ce que laisse croire l'accent circonflexe. Et que dire de *tungstène* (*t'un'kstène*) ?

À côté de cette fonction correctrice que certains trouveront peut-être déplacée, on appréciera certainement la fonction informative, pour les cas où l'on reste tout simplement perplexé devant le mot écrit. Par exemple, est-ce que les patronymes de Frédéric Beigbeder et de Claire Brétecher riment entre eux ? Et n'oublions pas les noms de lieux... On fait un petit test ? Lisez la fin du présent paragraphe à voix haute : Anvers, Rouen, Agen, Saint-Ouen, Pont-Aven, le Vaud, les Vosges, Val d'Aoste, Saint-Cloud, Sainte-Menehould...

Outre une nomenclature par ordre alphabétique des mots problématiques avec leur prononciation, l'auteur propose dans une seconde partie un exposé systématique des difficultés propres à chaque phonème ou lettre de l'alphabet en français, suivi d'un exposé équivalent pour les graphies problématiques des autres langues. Manifestement, le guide a été conçu dans un souci de commodité.

Et à la fin, un néologisme est humblement soumis par l'auteur : *pompion*, qui désigne une faute de langage consistant à escamoter des voyelles ou des syllabes, comme dans « Les *pompions* combattu l'incendie [...] » (« Les pompiers ont combattu l'incendie »), avec quelques exemples glanés ça et là dans notre paysage radio-phonique...

François Lavallée

Stella Baruk
NAÏTRE EN FRANÇAIS
 Gallimard, Paris, 2006,
 252 p. ; 29,50 \$

Serait-ce parce que je n'ai aucune inclination pour les histoires à l'eau de rose, toujours est-il que ce récit des trois enfances de l'auteure, malgré son indéniable suavité, m'a laissé en plusieurs endroits sur ma faim. On y suit Stella Baruk, « entièrement » juive, dans sa minuscule ville de naissance, Yzed, en Iran, puis dans la menaçante Alep, en Syrie, puis dans la lumineuse Beyrouth, au Liban. Sa présence parmi ses parents instituteurs les sauve de l'ennui mortel qui aurait pu les achever. Pourquoi pas ? Mais je croyais, à cause du titre sans doute, que j'allais lire quelque chose à la Michel Leiris, qui

essai

aurait à voir avec l'entrée dans la langue du professeur de mathématique et de la pédagogie que l'on connaît. Or, sur cela, très peu.

Nous avons donc droit aux mémoires d'une jeune fille très rangée, comme ses parents. Pourtant, tout est serein, onctueux, la vie, le style, le ton, la couleur de la phrase, subtile, un tantinet narquoise. La langue française, celle dans laquelle elle existe, se voit sertie d'anglais, de persan, d'arabe. Tout s'ajuste à merveille pour notre Martine en fleurs. Même quand elle découvre le sexuel, rien ne dépasse, tout juste un léger déni d'angoisse, bien comme il faut, accompagné d'un dégoût de bon aloi pour tout ce qui chute du corps – transpiration, merde, etc.

Bref, l'enfance d'amour (son frère est là aussi) dans une famille plus-que-parfaite où on souffre de la « maladie de l'honnêteté ». La mère, c'est le règne de l'ordre, de la perfection, le cœur sur la main : « Maman était la femme la plus propre du monde ». Règne de l'impeccable, du tout est à juste place, dans le champ de l'imaginaire, s'entend. Tout est désiré irréprochable, dents, cheveux, seins, ongles éclatants. Rationnelle et rêveuse, elle est imbattable en logique et en grammaire. Elle est si irréprochable qu'elle aurait pu basculer dans la folie, à peine effleurée, apparaissant ça et là en creux. Le père, pour sa part, rend possible toutes les questions, particulièrement les « vraies ». Entre Stella et lui, des flots de voix, le chant, le violon, les chiffres, Jean-Jacques Rousseau. Alors que vers 10 ans, l'arithmétique la laisse froide, à 13 ans et demi, elle découvre, grâce à sœur T., une Bulgare

plébéienne, que les mathématiques l'intéressent autant que la langue.

Tout en appréciant le récit de Stella Baruk, je me suis demandé pourquoi elle avait cru bon de combiner la chronologie de son récit à la structure mathématique d'une manière aussi formelle et parfois aussi sèche. Mais ce qui importe au fond, c'est cette prise de position : « Ne pas être ce qu'on est, c'est impossible ».

Michel Peterson

Stephen Lewis
CONTRE LA MONTRE
COMBATTRE
LE SIDA EN AFRIQUE
Trad. de l'anglais
par Lori Saint-Martin
et Paul Gagné

Leméac, Montréal/Actes Sud,
Arles, 2006, 242 p. ; 23,95 \$

Robert Calderisi
L'AFRIQUE PEUT-ELLE
S'EN SORTIR ?
POURQUOI L'AIDE PUBLIQUE
NE MARCHÉ PAS
Fides, Montréal, 2006,
372 p. ; 29,95 \$

Le secteur de l'aide publique au développement, qui comprend des acteurs tels que l'Agence canadienne de développement international (basée à Gatineau), la Banque mondiale (Washington) et des ONG comme Oxfam, est peu connu du grand public. Pourtant, des milliards de dollars s'y brassent et des projets d'envergure s'y réalisent. Plusieurs firmes québécoises, notamment dans le génie-conseil, tirent une part majeure de leurs revenus des contrats de l'aide internationale.

Coup sur coup, deux Canadiens viennent de publier des



ouvrages sur le sujet. Le premier est celui d'un diplomate bien connu, Stephen Lewis. Le second est l'œuvre d'un ex-cadre de la Banque mondiale, Robert Calderisi. Malgré leur citoyenneté commune, les thèses qu'ils défendent sont diamétralement opposées.

Les deux nous font plonger dans le débat qui a présentement cours dans ce petit milieu influent. Pour les uns, il faut de

toute urgence augmenter les budgets d'aide. C'est la thèse de Lewis, conseiller spécial de l'ONU sur la question du sida. Pour les autres, il faut au contraire diminuer l'aide et mieux la cibler, au profit des gouvernements affichant une bonne conduite en matière de droit et de démocratie. C'est la thèse de Calderisi, qui a œuvré pendant plus de 20 ans à la Banque mondiale, notamment en Afrique.

On comprend Stephen Lewis de s'indigner, lui qui voit de très près les ravages du sida en Afrique. Il décrie les méfaits des politiques de la Banque mondiale et du FMI, lesquelles, en insistant sur des réformes structurelles draconiennes, empêchent les pays d'ajouter des ressources au combat contre la maladie, qu'il présente comme la plus grave crise de l'histoire de l'humanité, rien de moins. Selon lui, il faut doubler, voire tripler les ressources actuelles destinées au combat contre ce virus. À cet égard, il condamne, dans un style vigoureux, « l'indifférence cruelle et la négligence coupable » de la communauté internationale.

Le point de vue de Robert Calderisi ne manque pas de justesse. Il est bien connu que, pour la plupart, les gouvernements africains ont lamentablement failli à leur tâche de développer leur pays, par cupidité, par corruption, par mauvaise gouvernance.

Devant ce constat, Calderisi, dans un témoignage mi-analyse mi-mémoires personnels, propose d'appuyer les pays africains, peu nombreux, qui démontrent une réelle détermination à se sortir de l'enfer de la pauvreté endémique : Botswana, Ghana, Mali, Mozambique, Ouganda, Tanzanie.

Les autres ? Qu'on les laisse progresser vers plus de transparence, de respect des règles du droit, d'ouverture politique avant de s'engager plus avant.

Loin de lui le « sanglot de l'homme blanc ». Calderisi pointe du doigt les dirigeants africains. L'Afrique est responsable de ses propres malheurs, dit-il, et l'Occident est devenu trop tolérant devant l'incurie des dirigeants de ce continent. Pire, les pays riches contribuent à maintenir cette situation de dépendance par leurs programmes d'aide trop généreux envers les États négligents, peu soucieux de rendre compte des sommes formidables qu'ils reçoivent depuis des décennies.

L'auteur ne se contente pas de déplorer. En conclusion de son ouvrage qui se lit d'un trait, il propose des solutions concrètes et audacieuses quant aux façons d'orienter l'aide internationale, et ce, de manière à engager véritablement l'Afrique vers un avenir plus reluisant. Une très belle contribution à la réflexion dans ce domaine, dont d'autres fonctionnaires internationaux retraités pourraient s'inspirer.

Yvan Cliche

Peter Sloterdijk
DERRIDA, UN ÉGYPTIEN
Trad. de l'allemand
par Olivier Mannoni
Maren Sell, Paris, 2006,
79 p. ; 22,95 \$

Au tout début de mes études universitaires en littérature et en philosophie, je me souviens être « tombé » sur un collectif consacré à Hegel et réunissant quelques textes du séminaire sur son œuvre dirigé par Jean Hyppolite en 1967-1968. Or, c'est là, au milieu de contributions aussi riches que celles de Louis Althusser et Jacques D'Hondt, que je lus pour la première fois Jacques Derrida : « Le puits et la pyramide » (repris dans *Marges*), dans lequel il écrivait par exemple ceci, qui a *marqué* toute ma vie, que je retrouve aujourd'hui

Donner sens à l'écriture

« [...] je lisais comme d'autres allaient communier, pour trouver la force et la lumière nécessaires afin de comprendre, supporter ou magnifier l'existence humaine », écrit Yvon Rivard dans l'un des essais regroupés ici sous le titre *Personne n'est une île*, publiés dans la collection « Papiers collés » chez Boréal. D'abord parus dans des revues ou des ouvrages collectifs, les essais de ce recueil se divisent principalement en trois parties qui illustrent, chacune à leur façon, la démarche de l'écrivain qui tantôt interroge ce qui l'a conduit à l'écriture, tantôt cherche une explication à la constante remise en question de l'écrivain québécois et, enfin, revisite le travail des écrivains qui l'accompagnent dans sa propre quête.

La première partie, intitulée « Les enfants de la lumière », rassemble des textes davantage personnels, au sens où ils nous livrent des expériences et des opinions diverses sur le plaisir du jeu, de la contemplation, de la découverte de l'écriture, mais également des réflexions sur des thèmes maintes fois débattus dans les revues auxquelles Yvon Rivard a collaboré au cours des dernières années, qu'il s'agisse de l'indépendance, de l'enseignement ou de la génération lyrique à laquelle il appartient. La seconde partie, « L'héritage de la pauvreté », regroupe des textes consacrés à des écrivains – Saint-Denis Garneau, Jacques Brault, Gaston Miron, Gabrielle Roy – qui ont en quelque sorte dû apprendre à se dépouiller d'eux-mêmes pour trouver une voie, la leur, qui les conduise du silence à la parole, de l'obscurité à la lumière, du vide à ce qui bat en chacun de nous et qu'il

faut apprendre à nommer, à saisir. Tout l'art du dépouillement, du renoncement est interrogé, à nouveau, sous l'angle de l'appartenance à une société qui cherche encore à se définir. Ces textes sont par moments d'une limpidité, d'une luminosité étonnantes compte tenu du propos qui nous plonge au cœur du travail d'extraction de sens dans un monde qui en produit de moins en moins. La dernière partie est consacrée aux écrivains qui ont et qui continuent d'inspirer la démarche du romancier et de l'essayiste : Virginia Woolf, Peter Handke, Rainer Maria Rilke, Danilo Kis, Raymond Carver. Rivard établit ici un véritable dialogue avec les écrivains qu'il revisite pour trouver réponse à la question qui nous hante tous au fur et à mesure que les années passent. C'est encore une fois vers Virginia Woolf qu'il se retourne : « Quel est le sens de la vie ? [...] La grande révélation ne vient peut-être jamais. Elle est remplacée par de petits miracles quotidiens, des révélations, des allumettes frottées inopinément dans le noir ; en voici une ».

Et ce recueil d'essais en comporte plusieurs autres. S'y frotter est un pur plaisir.

Jean-Paul Beaumier

Yvon Rivard
PERSONNE N'EST UNE ÎLE
Boréal, Montréal, 2006, 258 p. ; 25,95 \$

dans mon intérêt pour Enki Bilal : « La naturalité du symbole hiéroglyphique est la condition de sa polysémie ». C'était l'époque où Derrida publiait quelques-uns de ses grands textes (*La voix et le phénomène*, *De la grammatologie*, etc.), la pensée de la mort – si proche de Heidegger – se formulant dans l'ombre lumineuse de l'à-venir de ce qui allait amener l'un des plus grands philosophes du XX^e siècle à déployer, à travers la décon-

struction, une critique radicale de l'onto-théologie conduisant à une politique du droit prenant en compte les pouvoirs comme *différance* du pouvoir.

Peter Sloterdijk, c'est la force de son livre, nous offre une série de décontextualisations et de recontextualisations de l'œuvre de Derrida en le pensant en pensant à lui, pour paraphraser sa formule d'ouverture. Commençant par mettre son œuvre en relation avec celle de Niklas Luhman, le père de la théorie

générale des systèmes, c'est ensuite avec Freud, dont nous sommes encore loin d'avoir estimé tout l'impact sur les frayages de la déconstruction, qu'il inscrit le fait qu'être juif n'aura toujours été possible qu'en incarnant l'Égypte. Vient ensuite le Thomas Mann de *Joseph et ses frères*, ceux que Sloterdijk appelle les « Austro-Égyptiens habsbourgeois », relayé par Franz Borkenau et sa macro-histoire, l'œuvre du premier étant conçue comme

Yvon Rivard



PERSONNE
 N'EST UNE ÎLE
 ESSAIS

Boréal

essai

« prophète du phénomène Derrida » et le second comme permettant d'éclairer son lien à l'immortalisme égyptien et à l'immortalisme chrétien. Régis Debray, avec son mélange de théologie et de médiologie historique, soulève la question de la transportabilité, essentielle au mythe de départ du peuple juif et au concept du « survivre » qui s'y rattache. On comprend alors la convocation de Boris Groys et sa Politique de l'immortalité, laquelle nous introduit au trajet menant des spectres de Derrida aux momies réelles de notre civilisation. Mais tout juste avant, les majestueuses pages de Sloterdijk sur Hegel auront dévoilé à nouveau que le matérialisme ontosémiologique de Derrida aura puisé sur la pyramide, signe des signes. Ce pour quoi, peut-être, Sloterdijk, se remémorant le moment de la mort de Derrida, en octobre 2004, écrit : « J'eus l'impression de voir un rideau tomber devant moi ». Oui, le radeau de pierres des chambres funéraires.

Michel Peterson

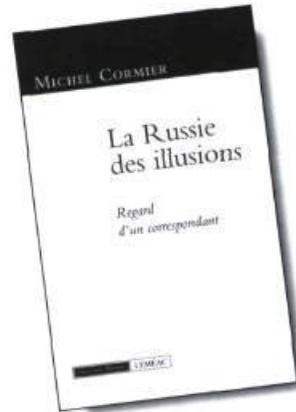
Michel Cormier
LA RUSSIE DES ILLUSIONS
REGARD D'UN
CORRESPONDANT
 Leméac, Montréal, 2006,
 332 p. ; 24,95 \$

Un livre qui, dès l'intitulé, claironne à la fois son origine et son effet : la désillusion. Un regard... dessillé. Au fond, le risque auquel s'est exposé Michel Cormier, en acceptant un poste de correspondant à Moscou pour la SRC/CBC, est le même que courent tous ceux et celles qui décident d'examiner de près certains aspects de la

vie et du monde qui les charment, les intéressent. Malgré le fabuleux jeu de jambes qu'elle donne en spectacle, il semble que la nature humaine ne tienne que rarement ses promesses.

C'est en sillonnant le terrain et en recueillant les témoignages des gens du peuple que le journaliste nous offre, nous élevant au-dessus des idées reçues auxquelles nous ont habitués les topos médiatiques – le monde, comme la Russie, « n'en est pas à un paradoxe près » –, une relecture intègre et captivante d'événements majeurs ayant ponctué le passage du communisme au capitalisme ainsi que l'implantation difficile, voire froidement contrecarrée, de la démocratie en Russie depuis la chute de l'URSS. Y sont rappelés le naufrage du sous-marin Kursk, le bourbier tchéchène – ce Viêt Nam russe –, l'arrivée au pouvoir de Vladimir Poutine et son opération d'assujettissement des médias, sans oublier un long détour consacré à la guerre de 2001 en Afghanistan.

Somme substantielle d'informations tant géopolitiques que socioculturelles, l'ouvrage de Michel Cormier m'apparaît d'un intérêt particulier pour les historiens et les sociologues du livre et de l'imprimé ; sa description de l'emprise du Kremlin sur l'opinion publique et de son ingérence dans les médias rappelle le phénomène de concentration verticale identifié par André Schiffrin dans *L'édition sans éditeurs, Le contrôle de la parole*, à la différence que cette « main basse » est ici le fait d'un appareil d'État visant l'hégémonie politique, et non d'un conglomérat multinational d'actionnaires aux yeux desquels la moindre chiure de mouche doit



encore être rentable.

Une lecture indiquée, certes, pour quiconque s'inquiète du sort mondial et souhaite s'en enquérir. On remerciera l'auteur de n'être pas – ou si peu – tombé dans le sentimentalisme sensationnaliste, ni dans la vaste panoplie des jugements de valeur gratuits. Enfin, je prends sur moi de louer cette vertu rare des journalistes de grand reportage, l'appétit qu'ils ont à *DEMEURER CALMES*, tant lorsqu'ils sont en contact direct avec les atrocités de ce monde que lorsqu'ils transmettent leur expérience au public ; *La Russie des illusions* est l'ouvrage posé d'un homme intègre.

Hugo Chavarie

Jean-François Malherbe
et Blanche Paquette
MANDALAS
 Fides, Montréal, 2006,
 120 p. ; 39,95 \$

Blanche Paquette a exposé, à plusieurs reprises et dans des lieux différents, des œuvres qui frappent par leur composition particulière : des cercles et des polygones qui soutiennent la couleur et que renforcent des motifs colorés ; ce sont des mandalas. Elle explique la

genèse de ce projet et son choix à travers un texte et dans une entrevue accordée à Jean-François Malherbe. Le livre, paru chez Fides, nous introduit par ailleurs à cet art particulier associé généralement aux cultures orientales, un art fait de diagrammes à significations ésotériques, qui aide à la méditation. La particularité de la composition des mandalas est que les cercles concentriques qui la définissent lui donnent l'allure d'un « psychocosmogramme » en conduisant le regard vers son centre, le point de stabilité, par opposition au mouvement centrifuge et centripète des éléments périphériques. Ce centre est vu, dans la tradition hindoue, comme le centre du monde, siège du divin.

Le mandala est certes au départ lié au bouddhisme, cependant sa structure est basée sur une connaissance du monde, de la terre, des systèmes solaires. Cette même structure peut se trouver dans le monde animal, végétal et même au-delà : dans les mouvements ondulatoires à la surface de l'eau, dans les rosaces des cathédrales, par exemple. Elle a donc un caractère universel et peut, dès lors, servir de support matériel à la pensée de l'homme quel qu'il soit, quelles que soient sa culture et son appartenance religieuse. N'est-ce pas une structure analogue qu'a utilisée Léonard de Vinci dans son étude des proportions humaines, pour illustrer, selon l'esprit de la Renaissance, le fait que l'homme est la mesure de toute chose ?

Blanche Paquette découvrit un jour les vertus des mandalas et ce fut alors le début d'une grande aventure à la fois esthétique et thérapeutique, qu'elle veut partager avec nous dans cet ouvrage agrémenté de ses œuvres.

Gérald Alexis

Lucie Desrochers
AU PAYS DE L'ENFANCE
1861-1962
Publications du Québec,
Québec, 2006,
205 p. ; 29,95 \$

L'album *Au pays de l'enfance* contient près de 200 photographies anciennes, en noir et blanc, décrivant tout un siècle d'enfance au Québec. Ce beau livre paraît dans l'excellente collection « Aux limites de la mémoire » des Publications du Québec.

Fidèle aux treize ouvrages précédents de la collection, *Au pays de l'enfance* permet de revoir – souvent avec bonheur – les différents aspects de la vie quotidienne des enfants québécois d'autrefois : l'école, la ferme, le scoutisme, le travail, les jeux et les jouets, mais aussi la vie spirituelle, les familles nombreuses, et à l'occasion des événements comme un mariage, un déménagement, un accident. On y retrouve de multiples photos de groupe ou de famille, mais aussi quelques portraits très officiels pris par des photographes professionnels, dont celui de deux enfants avec leur gouvernante (possiblement d'origine métisse), réalisé par le célèbre William Notman en 1863. D'autres photographes étaient des amateurs restés anonymes ; les sources sembleront très variées. Les enfants photographiés, qui ne sont pas identifiés nommément, représentent – chacun à sa façon – leur génération et illustrent une partie de nos traditions.

Les premières pages rappellent brièvement les mentalités québécoises dans le domaine de l'éducation des jeunes enfants, reprenant des propos tirés de divers traités destinés aux mères, publiés avant 1900. Par la suite, presque chaque page contient une photographie. Au-delà de leurs qualités esthétiques et de leur valeur patrimoniale, ces images sont particulièrement

Réédition en poche

Heureuse initiative que celle de la Bibliothèque québécoise de rééditer dans un même volume les trois récits publiés par Jean Royer entre 1991 et 2004 sous les titres *La main cachée*, *La main ouverte* et *La main nue*. La symbolique de la main prend tout son sens chez Royer quand on sait qu'il est né sans main droite. À l'origine d'une vocation d'écrivain il y a souvent une faille à combler, une blessure remontant à l'enfance, hypothèse certainement endossée par l'auteur qui dit avoir reconstruit son intégrité corporelle à partir du langage : « Je deviendrai écrivain : écrivain de la main gauche l'absence de la main droite ».

Le parcours de Jean Royer impressionne : journaliste aux pages culturelles du journal *Le Devoir* de 1977 à 1991, l'homme de lettres est un témoin privilégié de l'activité littéraire, un animateur de la scène culturelle, une encyclopédie vivante de la poésie québécoise contemporaine. Non seulement il connaît les œuvres mais il connaît aussi les écrivains, ceux qu'il a interviewés, ceux qu'il a rencontrés, ceux avec qui se sont établis des rapports amicaux, ceux qui suscitent son admiration. Mentionnons au passage de touchants souvenirs rattachés, entre autres, à Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Roger Lemelin, Antonine Maillet, Gabrielle Roy, Gaston Miron et Paul Zumthor.

Écrivain et grand lecteur, Jean Royer semble avoir réussi à conjuguer l'action et la vie

contemplative, les déplacements et la sédentarité, le temps des rencontres et celui de l'écriture. *Les trois mains* foisonne de belles pages parcourues par le souffle du poète chez qui on remarque une prédilection pour les îles (îles de la Madeleine, île d'Orléans, île de Montréal), lieux habités, lieux de liberté, lieux du désir de créer.

Par le biais de cette trilogie, Royer revient sur un parcours dont on sent qu'il a été soutenu par l'amour : amour des livres et du langage, certes, mais aussi amour partagé avec les amis, les femmes de sa vie et aussi avec sa mère, premier objet d'affection et sans doute inspiratrice de sa passion des mots. L'écrivain sans main droite n'affirme-t-il pas : « Dans l'amour, j'aurai mille mains », ce qui prouve qu'il a bel et bien réussi à vaincre un handicap de naissance, lui dont la vie n'aura cessé d'être une main tendue vers l'autre.

Louise Villemaire

Jean Royer
LES TROIS MAINS
Bibliothèque québécoise, Montréal, 2006,
330 p. ; 12,95 \$

Jean Royer
Les trois mains



BQ

instructives et révélatrices quant à certains modes de vie révolus. On y constate par exemple qu'au XIX^e siècle les garçonnets de moins de quatre ans portaient souvent la robe, et qu'avant 1930, beaucoup d'enfants d'âge préscolaire ne mettaient jamais de chaussures en été, sur les conseils d'un traité de puériculture de l'époque.

Sans être le meilleur de la série, le livre *Au pays de l'enfance* réserve de belles découvertes. Il conviendra autant aux ethnologues qu'aux lecteurs qui veulent connaître à travers le prisme de l'enfance une partie de l'histoire populaire du Québec.

Yves Laberge

Réal Jean
BÊTES ET JUGES
Buchet/Chastel, Paris, 2006,
176 p. ; 27,95 \$

En lisant la quatrième de couverture, on n'est pas sûr de comprendre : c'est de l'histoire ou de la fiction ? Qu'est-ce que c'est que ces procès instruits contre des cochons, des chenilles, des souris ?

C'est de l'histoire. Dès le XI^e siècle (et peut-être avant), et jusqu'au début du XIX^e siècle encore, il n'était pas inusité que l'Église ou la Justice convoquent au tribunal des bestioles ravageuses, de la vermine ou des

animaux domestiques pour les juger. En bonne et due forme : on leur nommait un avocat, on leur demandait ce qu'ils avaient à dire pour leur défense et on les condamnait (la plupart du temps !). Au tribunal ecclésiastique, les bestioles déclarées coupables d'avoir ravagé les vignes (chenilles), empoisonné l'eau potable (sangues) ou détruit les provisions (rats, souris) étaient rien de moins qu'excommuniées. Au tribunal civil, les animaux domestiques (chevaux, chiens, mais surtout cochons) condamnés pour homicide (généralement sur des poupons dans le cas des cochons) étaient pendus haut et

essai

court et exposés aux passants comme tout vil malfaiteur.

C'est ainsi qu'on apprend que la comédie *Les plaideurs* de Racine, bien qu'inspirée d'Aristophane, raconte une affaire qui s'est bel et bien passée en Basse-Normandie, où un chien a été cité en justice pour avoir volé un chapon.

Tout en nous contant ces histoires surréalistes (mais réelles) comme il raconterait un roman, l'auteur tente de réfléchir avec nous à cette société qui était forcément si différente de la nôtre. Une société où, la science étant encore inexistante, l'homme était laissé aux affres de la peur et de l'impuissance, une société où la religion inculquait à tous une vision du monde qui nous est totalement étrangère, où les rapports entre l'homme et l'univers, entre l'homme et la société, entre l'homme et la bête n'avaient rien de commun avec nos visions modernes. Il faut voir comment l'avocat Rambaud, en 1587, défend brillamment une colonie de charaçons en invoquant la « Genèse » : « Et dans ce même livre sacré, Dieu dit : à tout ce qui rampe sur la terre et qui est animé de vie, je donne pour nourriture toute la verdure des plantes ». L'habile avocat a ainsi désarçonné tout le

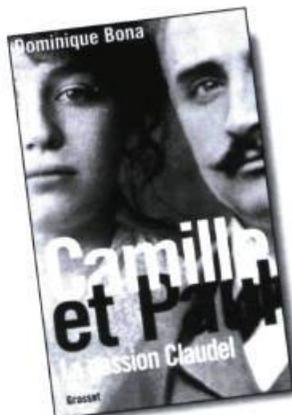
tribunal et réussi à étirer la procédure sur des semaines.

On lit ça, on est renversé... et on ne peut s'empêcher de se demander quel regard jetteront sur nous les sociétés du XXV^e siècle.

François Lavallée

Dominique Bona
CAMILLE ET PAUL
LA PASSION CLAUDEL
Grasset, Paris, 2006,
402 p. ; 32,95 \$

Le livre de Dominique Bona sur les Claudel frère et sœur rappelle beaucoup le film *Camille Claudel* de Bruno Nuytten avec Isabelle Adjani et Gérard Depardieu. Ceux qui se souviennent du film auront probablement une impression de déjà-vu à la lecture de cette biographie, du moins jusqu'à ce que survienne la rupture entre Camille et Rodin. L'auteur abordera ensuite les années d'internement, peut-être moins connues des lecteurs. Rappelons que Camille, qui n'accepte pas de partager le maître, initiera une séparation qui lui sera pour ainsi dire fatale. Barricadée dans son atelier, elle se croira l'objet de complots et se coupera du monde. L'artiste travaille



mais détruit ses œuvres. Souffrant de problèmes monétaires, elle se néglige de plus en plus jusqu'au jour où deux infirmiers débarquent chez elle pour l'emmener à l'asile. Délire de persécution, démence paranoïde : le diagnostic la condamne à la réclusion perpétuelle ; elle a 48 ans. C'est l'époque où la loi permet d'enfermer les gens contre leur gré et où il n'y a guère de cure pour le mal dont souffre l'artiste. Camille sera plongée

dans une immense solitude, sa mère interdisant toute communication avec l'extérieur. En trente ans d'internement, la sculptrice ne recevra que de rares visites ; Madame Claudel ne viendra pas une seule fois.

On peut se demander si le projet de l'auteur, qui était de traiter en parallèle les destins de Camille et de Paul Claudel, réussit tout à fait à convaincre dans la mesure où le réel sujet du livre, c'est bien davantage la sœur que le frère. Malgré son caractère superficiel, l'ouvrage de Dominique Bona a l'originalité de présenter Camille et Paul comme les deux faces d'une même médaille : tout aussi doués l'un que l'autre, ils auront connu des destins opposés. Paul, diplomate, passera sa vie à voyager pendant que Camille croupira dans un hôpital psychiatrique. Elle mourra dans sa prison, tandis que Paul s'éteindra dans son château. Aucun membre de la famille n'assistera aux funérailles de Camille qui aboutira dans une fosse commune, son frère ayant droit, pour sa part, à des obsèques nationales et à une sépulture dans le parc de sa propriété. Paul Claudel conservera toujours un malaise au sujet de sa sœur dont il ne parlera jamais volontiers. Il faudra attendre les générations suivantes pour que Camille sorte de l'oubli.

Louise Villemaire

Coffret de la tétralogie de Michel David

Cette grande saga romanesque de Michel David vous fait revivre le XX^e siècle au Québec à travers les familles Marcotte, Bergeron, Lequerré et Riopel. Découvrez les déchirements, entre tradition et passion, qui ont fait la face de notre monde. Coffret ISBN 978-2-7601-6930-2

Guérin Montréal
Toronto

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada • Téléphone : 514-842-3481 • Télécopie : 514-842-4923
Courriel : francel@guerin-editeur.qc.ca • Site Internet : <http://www.guerin-editeur.qc.ca>



essai

Henri Dorion
ÉLOGE DE LA FRONTIÈRE
 Fides, Montréal, 2006,
 51 p. ; 9,95 \$

Notant que, dans le langage et l'idéologie populaire, la frontière est le plus souvent synonyme d'obstacle, le géographe québécois Henri Dorion a prononcé une conférence au Musée de la civilisation à Québec dans le but de revisiter cette notion qui, de son avis, a mauvaise presse. Le texte de cette conférence prononcée en mars 2005 a paru l'année suivante aux éditions Fides, sous le titre *Éloge de la frontière*.

Pour Henri Dorion, la notion de frontière est porteuse d'un immense paradoxe : « [L]a frontière, conçue pour diviser, s'avère, potentiellement et souvent effectivement, un lien, un élément créateur de solidarités, voire un moteur de cohésion régionale qui transcende la fonction limitative qui est à son origine ». Les frontières peuvent donc jouer un double rôle : de contact ou de séparation. Même à l'ère de la mondialisation, elles peuvent être positives si elles deviennent des zones d'échange plutôt que de destruction. « Tout est question d'attitude », selon le géographe, pour qui la responsabilité de l'humain demeure cruciale.

Dans son exposé, le géographe remet aussi en cause la notion de frontière naturelle. Selon lui, toutes les frontières (géographiques, politiques, etc.) sont artificielles, « en ce sens que c'est l'homme qui les choisit, les installe, les consolide, les modifie selon ses besoins, ses velléités, ses conquêtes ». Encore là, le rôle de l'homme est déterminant.

En fait, pour Henri Dorion, un monde sans frontières

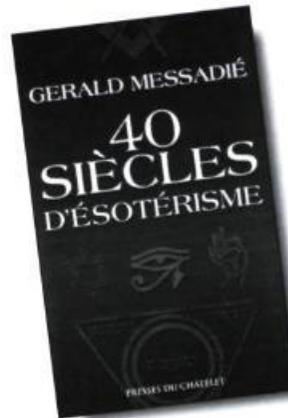
constitue une utopie, car les frontières, qui contribuent à consolider les identités, sont nécessaires à l'équilibre des nations. Montrant, exemples à l'appui, que les frontières ne disparaissent pas mais sont remplacées ou multipliées, le conférencier explique que plutôt que de rêver de leur disparition, il faut travailler à transformer les frontières de séparation en frontières de contact, « entre pays, entre communautés, entre idéologies, entre religions, entre arts et sciences, bref, entre les hommes ». Car, inspiré par le parcours de Jean Cocteau, le géographe demeure convaincu que « c'est souvent à la frontière des choses qu'on en découvre l'essence profonde ».

Véronique Pepin

Gérald Messadié
40 SIÈCLES D'ÉSOTÉRISME
 Presses du Châtelet, Paris,
 2006, 346 p. ; 34,95 \$

En tant que pratique d'un savoir plus ou moins hermétique, l'ésotérisme attise la curiosité de l'être humain depuis... toujours. Il ne tient qu'à chacun d'en apprendre les arcanes permettant de découvrir le sens caché. Quelques initiations et autant de travail sur soi et en soi feront le sceau du secret.

L'ésotérisme est donc moins mystérieux qu'il n'y paraît. Abordons-le comme une construction et une tentative d'explication dont chaque civilisation et chaque humain se sont dotés pour se protéger des aléas de l'existence. D'une certaine manière, l'absurdité est dans la vie et se patenter une petite explication où s'entremêlent des entités magiques et si possible transparentes, force rituels occultes et explications plus ou moins nébuleuses qu'on finit



par croire, voilà de quoi ériger un barrage contre les peurs irrationnelles et les interrogations fondamentales et déstabilisantes sur le sens de la vie et par là même se doter de trucs visant la pénétration des domaines de l'entendement. Ce fut un bon coup de marketing que les premiers ésotériques, en l'occurrence des astrologues, inventèrent : l'harmonie universelle.

En quelques grandes et franchement lapidaires enjambées historiques, Gérald Messadié dresse un tableau des différents ésotérismes que le monde a connus (et connaît encore) depuis l'aube de l'humanité. On ne peut évidemment pas parler de survol, le pari serait absurde. L'auteur a l'air de penser sincèrement que quelques extraits des grands textes en regard de chapitres excessivement courts et creux, vont éveiller l'intérêt des lecteurs et aiguïser leur curiosité. Messadié circonscrit son propos à cinq savoirs

classiques mais admet que toute personne est un ésotériste qui s'ignore – et les poètes comme découvreurs de l'au-delà tiennent une place intéressante dans ces pages – tant le monde est un total enchevêtrement incompréhensible et difficilement décryptable d'éléments épars.

L'ésotérisme n'est qu'un de ces mots incertains qui tracent des tentatives de compréhension du monde et d'interprétation des signes permettant à l'être humain, plongé bien malgré lui dans le marasme existentiel, de s'offrir quelques vérités comme autant de gouvernails et de dogmes, ou d'évitements des questionnements trop profonds. L'objectif est de donner un sens à l'inconcevable et à l'absurdité de la vie quotidienne et ainsi de mieux supporter les dommages collatéraux.

Car franchement, qui sait pourquoi on naît et pourquoi on vit ?

Sandra Friedrich

Daniel Baril
LA GRANDE ILLUSION
COMMENT LA SÉLECTION
NATURELLE A CRÉÉ
L'IDÉE DE DIEU
 MultiMondes, Québec,
 2006, 117 p. ; 24,95 \$

Dieu est probablement le sujet le plus controversé qui soit. L'anthropologue et journaliste Daniel Baril s'y attaque avec bonheur dans un court mais passionnant essai, qui se lit crayon en main tant les arguments avancés captiveront les lecteurs avides de réflexion sur la présence encore marquée de la religion dans nos vies.

C'est d'ailleurs sur le constat de cette réalité que Daniel Baril débute son ouvrage. Contrairement à ce qu'on aurait pu s'attendre de l'avancée de la science et de la raison, la religion fait toujours des progrès dans le monde, y compris dans

les pays développés, notamment aux États-Unis. Comment expliquer le paradoxe que constitue le fait qu'à peine 10 % des citoyens des sociétés modernes se disent véritablement incroyants ?

L'auteur ne semble guère s'en étonner. Dans un style analytique et non « moralisant », comme on aurait pu s'y attendre de ce militant laïque bien connu, Daniel Baril présente la religion comme une extension « des lois biologiques observables et qui maximisent les chances de survie et de reproduction de l'individu ».

L'auteur donne l'exemple de l'altruisme et du pardon. Loin d'être des valeurs morales « extérieures » qui s'imposent à l'humain, ces comportements répondent à un besoin de relations sociales tout aussi fondamental que celui de boire et de manger. L'altruisme et le pardon découlent d'une nécessité de survie collective ; mais dévolues à la sphère religieuse, ces valeurs attestent (faussetment) chez les humains de l'existence d'un être de l'au-delà.

Idem pour le rituel religieux. Celui-ci, par son aspect rigide et contraignant, permet de « décourager les tricheurs », de renforcer la coopération et la cohésion au sein du groupe.

Nous « produisons » donc de la religion, entre autres pour nous rendre la vie plus facile devant les obstacles et les épreuves de la vie. « La religion apparaît ainsi comme un épiphénomène de nos habiletés retenues par la sélection naturelle pour leurs valeurs adaptatives liées à la vie en groupe », écrit l'auteur.

L'ouvrage contient un chapitre passionnant expliquant pourquoi, selon les études, les femmes sont davantage portées à croire que les hommes. Là encore, Baril explique cette réalité propre au genre féminin comme une manifestation culturelle logique liée notamment à sa fonction de reproduction et

Politique de la détention

Ceux qui imaginaient ou qui imaginent encore Angela Y. Davis en jeune révolutionnaire fringante et bêtement émotive perdront quelques préjugés s'ils lisent les réponses qu'elle présente aux questions d'Eduardo Mendieta. Davis a beaucoup appris pendant ses années d'incarcération, mais ce n'est quand même pas la prison qui a fait naître en elle sa puissance dialectique et son aptitude à porter de lucides et percutants verdicts. « Je crois, dit-elle, qu'il est fort trompeur de supposer, comme on le fait aujourd'hui, que la pensée politique noire doit ou préconiser le nationalisme, ou désavouer les organisations noires et la culture noire. » Et elle enchaîne sur une affirmation dont beaucoup pourraient faire leur profit : « [...] je ne crois pas que le nationalisme soit un concept homogène. Car il existe plusieurs variantes du nationalisme ».

On ne se surprendra pas si Davis, du fond de sa détention, perçoit avec acuité le rôle qu'on fait jouer à l'incarcération dans la mythologie populaire et dans la démagogie médiatique. Enfermer les gens est rassurant. Alors même que la violence perpétrée à l'intérieur de la famille demeure un fléau et que la violence diminue à l'extérieur du cercle familial, « la famille est encore considérée comme un endroit sûr, un refuge. La menace envers la sécurité semble toujours provenir de l'extérieur, de l'ennemi extérieur imaginaire ».

La réflexion d'Angela Y. Davis n'a rien de figé ou de suranné. Elle intègre de puissante façon les questions les plus actuelles. Celles que pose, par exemple, la torture. « Il y a d'innombrables exemples de l'incapacité de la mora-

lité à transformer la sphère de la politique. Lorsque la torture est infligée à des êtres humains étiquetés comme étant racialement et culturellement inférieurs – comme le sont les Irakiens – il n'est pas difficile de faire dévier la conversation au sujet de la torture vers un registre plus général, passant ainsi sous silence le mal qu'elle fait à des individus particuliers. » Albert Camus aussi pensait qu'une dose de racisme est nécessaire aux tortionnaires.

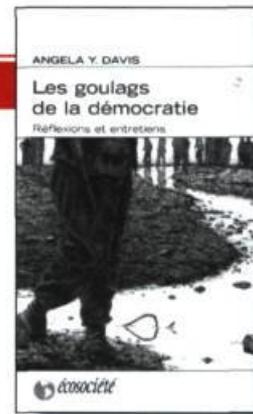
Une pensée articulée, humaniste, qu'on ne réduit pas aisément à un terrorisme primaire.

Laurent Laplante

Angela Y. Davis

LES GOULAGS DE LA DÉMOCRATIE
RÉFLEXIONS ET ENTRETIENS

Trad. de l'anglais par Louis de Bellefeuille
Écosociété, Montréal, 2006, 142 p. ; 17 \$



à l'investissement maternel que nécessite le nouveau-né.

Yvan Cliche

Nicole Bacharan
et Antoine Sfeir
AMÉRICAINS ARABES
L'AFFRONTEMENT
Seuil, Paris, 2006,
245 p. ; 29,95 \$

Voilà deux spécialistes français, l'une des États-Unis (remarquable Nicole Bacharan, très à propos dans tous ses commentaires), l'autre du monde arabe (Antoine Sfeir, dont la réputation n'est plus à faire), souvent réunis sur les plateaux de télévision ou à la radio pour

débattre du post-11 septembre. Un peu frustrés des limites imposées par de tels exercices médiatiques, ils ont décidé d'approfondir leurs arguments en empruntant la voie plus appropriée qu'est l'écrit. La forme des débats audiovisuels a été conservée, l'échange est direct : un auteur questionne l'autre, qui reprend l'idée, la proposition. La formule, originale, est heureuse et permet de garder l'intérêt du lecteur du début à la fin sur des sujets chauds de l'actualité internationale.

Les propos des chercheurs sont répartis en deux sections : la première touche les différences entre Américains et Arabes,

en termes d'identités, de valeurs, de cultures, de religions. La seconde prolonge la première en démontrant que ces différences expliquent en bonne partie « l'affrontement » entre les protagonistes. Ainsi, les auteurs passent-ils en revue toutes les critiques, les fausses perceptions, les malentendus qui minent une relation qui tourne surtout autour du pétrole et d'Israël.

Ce qui fait le grand intérêt de cet ouvrage est que les deux spécialistes ne se cantonnent pas dans un panégyrique de leur culture. Tous les deux sont lucides sur les torts et les travers des cultures américaine et arabe, mais n'en expliquent pas

essai

moins brillamment le point de vue légitime des deux parties en cause. Un bon exemple des différences rapportées est la propension de la culture arabe à ne jamais prendre un « non » comme définitif, à palabrer sans fin. Alors que la culture américaine, fait remarquer Nicole Bacharan, est axée sur l'efficacité, la résolution de problèmes, la mise en place d'une solution sur laquelle on ne revient pas sans ébranler la confiance.

Ainsi, les auteurs apportent une contribution majeure sur le thème des relations américano-arabes. Plus, ils nous permettent de mieux saisir l'âme et l'état d'esprit des cultures américaine et arabe, l'une face à l'autre, mais aussi de manière générale. Chacun des partis, leaders ou toute personne avide de mieux s'approprier le sujet, aurait grand intérêt à lire l'ouvrage de ces deux passionnés.

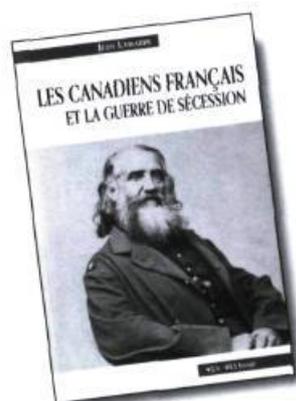
Yvan Cliche

Jean Lamarre
LES CANADIENS FRANÇAIS ET LA GUERRE DE SÉCESSION 1861-1865, UNE AUTRE DIMENSION DE LEUR MIGRATION AUX ÉTATS-UNIS
VLB, Montréal, 2006, 191 p. ; 20,95 \$

Jean Lamarre vise essentiellement un double objectif : procéder à « une analyse des multiples facettes de la participation des Canadiens français » à la guerre civile américaine de 1861-1865, dite guerre de Sécession, et « replacer cet épisode particulier de l'histoire canadienne-française [l'auteur n'utilise jamais le terme 'québécois'] dans un cadre plus vaste, soit celui de la grande migration qui a drainé entre 1840 et 1930

près d'un million d'entre eux vers les États-Unis ».

Quatre chapitres concourent à la démonstration projetée. Le premier fait état des travaux antérieurs sur le sujet et en commente les données « fragmentaires et incomplètes ». Jean Lamarre propose alors « une nouvelle estimation du nombre de participants canadiens-français » à la guerre, « nombre [qui] oscillerait entre 10 000 et 15 000 » sur un total de « 50 000 combattants » canadiens. Il explique de même la « méthode peu orthodoxe de dépouillement » de dossiers militaires qu'il a choisi de suivre et qui lui a permis de confectionner un « échantillon [...] représentatif » de « 1320 soldats [...] nés au Canada français [...] ou aux États-Unis de parents nés au



Canada ». Le deuxième chapitre tente ensuite de cerner les causes de la guerre et l'impact de cette dernière sur le Canada. L'auteur y parle de la position (sudiste) de l'Église canadienne-française, de l'évolution de l'opinion publique, de l'enrôlement des Canadiens français, de leurs diverses motivations, du recours à la substitution

pour les conscrits américains, des nombreuses désertions... Les deux derniers chapitres résument le déroulement des hostilités, avec le nom des officiers en présence, leurs stratégies, leurs effectifs, l'issue des combats, les soldats tués et blessés, y compris les combattants canadiens-français, qui ont été de toutes « les principales batailles ». D'abord victorieux, le Sud a été amené à capituler le 9 avril 1865. Une « Annexe » de 31 pages dresse enfin une liste de 1018 « soldats nordistes canadiens-français ou de parents canadiens-français repérés par l'auteur dans les archives » nationales de Washington. Plus du quart de ces 1018 combattants sont clairement identifiés comme originaires du Québec.

Les Canadiens français et la guerre de Sécession ajoute, certes, aux connaissances sur le sujet. Il s'en faut de beaucoup, en revanche, que l'étude du phénomène soit complète et définitive, et l'auteur le sait bien dont l'« échantillon sélectionné [...] représenterait près de 10 % [seulement, serait-on tenté de dire] du nombre total de participants canadiens-français ». L'un des apports particuliers de cette étude est d'avoir pensé la participation des Canadiens français à la guerre de Sécession dans la perspective plus globale du phénomène de l'émigration vers les États-Unis. Lors de ce conflit, « l'objectif [des migrants] est demeuré le même, soit celui de s'assurer d'un revenu ['d'appoint'] ». Le moyen de l'atteindre, par contre, fut beaucoup plus périlleux [...] [P]our les Canadiens français, la guerre n'a pas interrompu l'émigration. Elle n'en a été en fait qu'un épisode déroutant, angoissant et souvent fatal », puisque « [p]rès de 1 soldat canadien-français sur 7 meurt durant la guerre ».

Jean-Guy Hudon



Perla Serfaty-Garzon
ENFIN CHEZ SOI ?
RÉCITS FÉMININS DE VIE
ET DE MIGRATION
Bayard Canada, Montréal,
2006, 185 p. ; 19,95 \$

Que veut dire émigrer ? Qu'est-ce que cette expérience singulière transforme et crée dans la vie de ceux et celles qui la vivent ? Ressent-on les choses de façon différente lorsque l'exil est volontaire plutôt que forcé par des circonstances menaçantes ? Comment se réapproprie-t-on un chez-soi ailleurs ? Quelle importance une maison, un objet, un type d'environnement peuvent-ils acquérir dans cette nouvelle vie ? Que deviennent nos rapports à la langue du pays d'accueil et à celle du pays que l'on a quitté ? Quelle part de nous reste ancrée dans cet espace où nous sommes nés ? Voilà quelques-unes des questions soulevées par la psychosociologue Perla Serfaty-Garzon – professeure dans des universités d'Europe, des États-Unis et du Canada – dans son dernier essai, *Enfin chez soi ? Récits féminins de vie et de migration*.

Le point d'interrogation du titre s'avère très révélateur. Les propos de Serfaty-Garzon font en effet état d'une sorte d'ambiguïté dont témoignent les émigrantes que l'auteure a retenues parmi une cohorte d'une trentaine de femmes ayant quitté leur pays d'origine pour s'établir d'abord en France, puis au Québec. Bien décidées à s'enraciner dans cette terre québécoise où sont nés leurs enfants – certaines d'entre elles ont d'ailleurs épousé des Québécois ; d'autres, des émigrants comme elles –, ces femmes n'en demeureraient pas moins constamment dans une sorte d'*entre-lieux* intérieur. En suivant chacune des étapes de leur parcours, Perla Serfaty-Garzon permet au lecteur de mieux saisir tous les

Peuple du Saint-Laurent

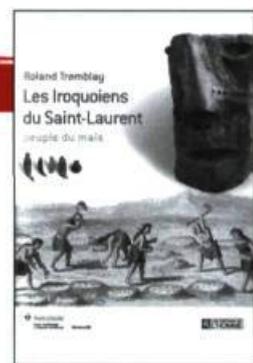
Le musée Pointe-à-Callière d'archéologie et d'histoire de Montréal s'est joint aux éditions de L'Homme pour publier le catalogue d'une exposition, un véritable document, une référence pour tous ceux qui éprouvent ou développeront de l'intérêt pour les cultures indigènes d'avant l'arrivée des Européens en Amérique du Nord. Ce catalogue qui a tout d'un ouvrage scientifique est pourtant d'un abord facile. Son approche et d'autant plus facilitée que le livre abonde en gravures, photos d'artefacts, plans, vues aériennes et tableaux. C'est armé de tout cela qu'il nous est possible de remonter le temps, de nous ramener au temps d'avant l'arrivée de Jacques Cartier, à une époque où sur les rives du Saint-Laurent vivait un peuple cultivateur de maïs. Dans ce voyage traversé de légendes et de récits fantastiques, tous nos pas sont dictés par les connaissances scientifiques issues de fouilles archéologiques et d'études ethnologiques et linguistiques. Nous rencontrons alors les Iroquoiens, ceux-là mêmes que Jacques Cartier avait rencontrés au seizième siècle. Ils sont alors dans leur phase sédentaire ; ils cultivent et consomment le maïs, entre autres. Nous sommes amenés à nous interroger sur leurs origines, sur leurs ancêtres nomades, leur provenance. Sont passés en revue leurs rapports avec les autres peuplades, les Algonquiens entre autres, leurs rituels, leurs idées sur la création du monde, la division du travail fondée sur le sexe.

Roland Tremblay a bénéficié ici de l'apport de plusieurs collaborateurs venus de disciplines diverses, qui, dans des feuillets intercalaires, nous apportent des précisions fort intéressantes qui complètent nos connaissances de ce milieu à ce moment précis de l'histoire. Mais on nous laisse avec une grande et importante question : que sont donc devenus ces Iroquoiens puisque Samuel de Champlain, qui arrive sur ces mêmes rives environ 60 ans après Jacques Cartier, ne les trouve plus ? Bien entendu, les hypothèses sont nombreuses mais seule une poursuite des recherches scientifiques comme celles de Roland Tremblay, et de ceux qui l'encadrent, conduira à la vérité vraie.

Au moment où, une volonté générale s'étant exprimée, nos dirigeants veulent diriger nos regards vers le majestueux fleuve, il est bon de s'employer à mieux connaître ce qui, à travers le temps, a fait son histoire.

Gérald Alexis

Roland Tremblay
LES IROQUIOENS DU SAINT-LAURENT
PEUPLE DE MAÏS
Pointe-à-Callière/L'Homme, Montréal, 2006,
138 p. ; 36,95 \$



méandres de cette ambiguïté et, du même coup, de mesurer davantage l'ampleur, la profondeur et la singularité de l'expérience qu'elles vivent.

Essai bien documenté, *Enfin chez soi ?* reste néanmoins tout à fait accessible aux lecteurs peu familiers avec les notions et le lexique de sociologie ou de psychosociologie. Les nombreux extraits des entrevues avec les émigrantes font plus qu'étayer le propos de la psychosociologue ; ils traduisent le spectre du vécu émotionnel de ces femmes qui ont cherché de par le monde un nouveau chez-soi.

Linda Amyot

André Comte-Sponville
L'ESPRIT DE L'ATHÉISME
INTRODUCTION À UNE
SPIRITUALITÉ SANS DIEU
Albin Michel, Paris, 2006,
217 p. ; 26,95 \$

Il ne peut pas convaincre une convertie. Je suis une athée laïque pétrie de doutes, mais pas une agnostique. Par contre, André Comte-Sponville est un athée fidèle. La ligne était mince entre la foi en un dieu et la fidélité (« C'est ce qui reste de la foi quand on l'a perdue ») à un principe.

L'auteur n'est pas tombé dans

les clichés même quand il répond aux questions qui forment ses trois chapitres : Peut-on se passer de religion ? Dieu existe-t-il ? Quelle spiritualité pour les athées ? Il parvient à offrir du nouveau avec des idées qu'il réchauffe depuis pas mal d'années dans les séminaires, les conférences, les précédents livres. Le Comte-Sponville prend du bon en vieillissant. Il révèle quelques incartades intimistes qui rendent le personnage moins grandiloquent et la démonstration parfaitement décisive.

Son raisonnement est implacable et notre adhésion complète quand il s'interroge sur

essai

l'espoir : à force d'espérer le mieux pour demain, on vit « séparé du bonheur par l'espérance même qui le poursuit ». Comme il est plus facile de remettre ses désirs entre les mains de Dieu (c'est ça l'espérance) qui palliera à l'essentiel, on ne se donne pas les moyens de désirer ce qui dépend de soi (volonté). Ainsi, mieux vaudrait croire en l'inaccessible (qui correspond à tous ses vœux les plus fous) que de vivre le présent avec toute sa bordée de violences et de petites mesquineries.

André Compte-Sponville se surpasse en invoquant la preuve ultime de la futilité de Dieu : le fameux sentiment océanique. Quand on a vécu le tout en soi et le soi en tout, plus besoin d'un Dieu qui prendrait le tout dans ses mains et se reposerait le septième jour.

Sandra Friedrich

Jean-Daniel Lafond
et Fred A. Reed

IRAN

LES MOTS DU SILENCE

Les 400 coups, Montréal,
2006, 260 p. ; 29,95 \$

Il est beaucoup question de l'Iran ces temps-ci. C'est que le pays, après avoir flirté avec l'ouverture politique et démocratique, semble s'être replié, du moins du côté de ses dirigeants, vers le radicalisme religieux, sa marque de commerce depuis la révolution de 1979. C'est à une analyse de cette mouvance que nous convient Fred A. Reed et le cinéaste Jean-Daniel Lafond.

Livre-reportage issu d'un film déjà diffusé, l'ouvrage est structuré autour des rencontres avec divers intervenants de la société iranienne, principa-

lement des personnalités engagées dans un mouvement de réformes visant à plus de transparence, de démocratie, de droits en Iran. En cela, ces « réformateurs » se heurtent à des « conservateurs » qui cherchent à garder le pouvoir à tout prix.

Les auteurs présentent un portrait plutôt pessimiste de la situation démocratique actuelle en Iran. Les personnes interviewées nous expliquent en bonne partie l'échec de leur fronde démocratique des dernières années et le succès de la contre-attaque menée par les radicaux du régime, dont la figure de proue est son président actuel, grand pourfendeur d'Israël et des États-Unis.

Comme dans le film à l'origine de ce livre, les auteurs constatent ici l'échec de la révolution iranienne : pauvreté d'une grande partie de la population, mais aussi absence de liberté politique : « Les inégalités sociales et la répression politique dominent le bilan des 25 années de pouvoir ». Bref, un régime absolutiste en a remplacé un autre (celui du Chah), au fond plus pernicieux car les exactions sont maintenant commises au nom de l'islam. Seul espace de liberté : les ONG, notamment celles qui sont dirigées par des femmes, des organisations nombreuses, actives, mais sans ressources adéquates. Par la voie de la solidarité, elles combattent en partie cette monarchie religieuse enfermée dans un dogmatisme qui ne répond pas aux aspirations d'une jeunesse, paradoxalement envoûtée par l'Occident et sa modernité.

L'Iran est donc une « eau en ébullition », dit un intervenant iranien. Ce qui laisse présager



aux auteurs que le pays pourrait être à la veille de subir des secousses politiques d'importance.

Yvan Cliche

Katja Behling
MARTHA FREUD
Trad. de l'allemand
par Corinna Gepner
Albin Michel, Paris, 2006,
297 p. ; 29,95 \$

Derrière chaque grand homme il y a une femme... qui le soulage des tâches domestiques ! Voilà qui pourrait résumer la vie de Martha Bernays, épouse de Sigmund Freud, sans qui le père de la psychanalyse n'aurait peut-être pas eu la carrière qu'on lui connaît. En conformité avec les idées de leur temps, les époux Freud s'étaient réparti les tâches : Sigmund s'occuperait de son œuvre et Martha ferait

marcher la maison.

Et pourtant Martha n'était pas une femme soumise. Certes, elle n'aimait pas les conflits, mais elle savait faire preuve d'indépendance d'esprit. À certaines occasions, elle a même démontré un sang-froid hors du commun, par exemple le jour où elle a réprimandé un membre de la Gestapo qui avait eu le culot de mettre l'armoire à linge sens dessus dessous en fouillant la maison. Son autorité avait eu raison du milicien qui avait fini par quitter les lieux avec ses hommes.

Originaire de Hambourg, Martha Bernays avait conservé certaines valeurs dites prussiennes : l'ordre, la propreté, la ponctualité, l'efficacité. On la décrivait aussi comme très gentille et cultivée. Sigmund Freud, qui avait eu le coup de foudre pour elle, avait entre autres été séduit parce qu'ils partageaient les mêmes lectures. Ensemble ils discutaient d'art et de littérature. Pendant leurs longues fiançailles, alors que le jeune médecin essayait de se bâtir une réputation, il avait pu compter sur l'amour et le soutien affectif de Martha. D'ailleurs, n'avait-elle pas tenu tête à sa mère nullement impressionnée par ce prétendant sans le sou ?

Au fil des ans Mme Freud a rempli avec dévouement son rôle de mère, d'épouse et de maîtresse de maison. Le couple avait six enfants, et le docteur Freud tenait ses consultations à domicile : il fallait quelqu'un de la trempe de Martha pour coordonner harmonieusement tout ce va-et-vient. À plus de quatre-vingt-cinq ans, depuis son exil en Angleterre, la veuve de Freud continuera de recevoir une foule de visiteurs attirés par la renommée de son illustre mari. Elle s'acquittera de cette tâche comme elle l'a toujours fait : avec autant d'amabilité que de fierté.

Louise Villemaire